

# Rendons la Bible à l'Antiquité classique

André Paul

Historien, bibliste et théologien

*André Paul a mené une carrière conjointe de bibliste, d'historien et d'éditeur. Cet auteur, qui a maintes fois publié sur la société contemporaine de Jésus ainsi que sur la constitution et l'interprétation de la Bible, a publié en 2000 chez Bayard éditions : Les manuscrits de la mer Morte (2e édition) et Et l'homme créa la Bible. D'Hérodote à Flavius Josèphe. Il a accepté de présenter pour nos lecteurs les propositions majeures qu'il développe dans ce dernier livre.*

La Bible est l'un des grands témoins de la production littéraire de l'Antiquité. Elle s'est manifestée comme à la fois solidaire et différente d'un monde illimité de culture somme toute homogène. Deux blocs littéraires se présentent comme partenaires : l'Antiquité grecque dont Homère est la source majeure, l'Antiquité juive dont Moïse est la référence première. Aussi la Bible réclame-t-elle d'être reconnue et traitée comme constitutive à part entière de l'Antiquité classique. Son origine et sa formation s'expliquent elles-mêmes par des contextes politiques, des situations sociales et des faits culturels qui relèvent de l'histoire.

## ***La Bible est un produit d'écriture ou une réalité littéraire.***

Cela suppose qu'il existe en amont une société suffisamment organique, adulte et affirmée ; et que l'écriture y soit instaurée comme un art véritable, une capacité de créer. Il revient donc à l'historien d'identifier ladite société, avec ses richesses et ses manques, ses dynamismes, ses rêves et utopies. L'histoire proprement littéraire ne vient qu'ensuite. Dépendante de l'histoire sociale, elle est certes le reflet de celle-ci. Mais surtout, elle en est le fruit mûr, détaché même et engagé sur sa route propre. L'entité sociale et l'entité littéraire apparaissent alors comme deux partenaires d'une histoire qu'elles font ensemble. À l'intersection des deux se trouve l'homme, en priorité celui qui eut le génie et l'audace du premier coup de calame. Cet homme s'est révélé d'emblée comme être social, nécessairement politique. Dans l'acte d'écrire son passé, il est apparu sous les traits d'un être culturel. Une ère nouvelle commençait alors : celle d'une société, d'une écriture, d'un homme ; il s'y ajoutera celle de Dieu. Pour toutes ces raisons historiques, ce ne pouvait être, et ce ne fut pas, avant la fin du VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. ou le début du Ve. Sur un mince territoire du sud de ce que l'on appelait alors « Syrie Palestine » ou même simplement « Palestine », Yehûd en araméen, puis Iouda en grec, Judée en français, se présenta un groupe ethnique qui allait inaugurer l'écriture de son histoire nationale.

La société et l'homme de Yehûd constituaient une réalité au caractère profondément nouveau : ils étaient nés du chaos social provoqué par l'écroulement définitif du royaume de Juda avec la prise de Jérusalem en 587 avant J.-C. Cette situation n'était pas sans risques ; elle suscitait aussi des craintes. La conscience angoissée de sa nouveauté poussa le Judéen à construire son passé en vue de se sécuriser. Il le fit en le créant, et en se créant lui-même, dans l'écriture. On peut dire qu'alors « l'homme créa la Bible ». Car cet homme avait perçu la nécessité d'exister avec son passé. Sa reconnaissance par les peuples environnants, qui le dominèrent jusqu'au milieu du II<sup>e</sup> siècle

avant J.-C., était à ce prix. Et l'homme de Yehûd de se lancer dans l'écriture de son histoire : il devint « historiographe ». D'autres s'y étaient essayés ; ils s'y essayaient encore, en Grèce en particulier avec Hérodote principalement. Comme eux, il sut reconstituer un passé national qui lui permettait de se découvrir et de s'affirmer, non comme une ethnie impromptue au profil incertain, mais comme une nation au destin confirmé. Ce passé venait expliquer et justifier son existence dans le monde. Il montrait que celle-ci n'était ni usurpée ni suspecte, ni partant menaçante : elle avait sa généalogie et ses racines ; ce dont, plus que tout autre, il était à même de fournir les preuves. C'était une garantie et une assurance. Ainsi commença cette chose littéraire qui ne cessera de croître : celle qui un jour bien lointain, au XIIe siècle de notre ère seulement, s'appellera en latin Biblia, « Bible ».

L'activité historiographique de Yehûd n'était pas un point d'arrivée. Elle marquait un temps inaugural : celui d'une tradition littéraire aux virtualités de développement illimitées.

De fait, l'élan d'écriture ne devait jamais s'interrompre. La production littéraire initiale, dans une langue hébraïque elle-même « de construction », inaugura une veine d'écrits qui ne cessera de s'ouvrir à d'autres genres ou d'autres formes ; puis à d'autres langues, le grec très vite. La voie de la prolifération des œuvres écrites était tracée. De quelque façon, celles-ci ne seront toutes qu'interprétation et complément, actualisation voire sublimation des premiers grands textes au timbre national marqué. Au début l'écriture était histoire, exclusivement histoire. Elle s'imposait avec une finalité qui lui donnait un pouvoir comme de nature magique : elle le conservera. Mais elle le transmet sélectivement aux œuvres qui naissaient dans son sillage : s'il était transmissible, il n'était pas contagieux. Et ces œuvres élues, que l'on dira « saintes », reçurent des noms. En un premier temps, ce fut « la Loi » ou « le Livre de la Loi », ce qui proclamait la légitimité que valait à Yehûd l'écriture de son passé. Puis « l'Écriture », pour signifier la qualité d'une autorité mystérieuse que l'on déclara « prophétique ».

Quelque chose tenait bien de l'oracle dans ces écrits réservés, dont la tendance était de rayonner et de prospérer tout en se mettant à part. Et qui dit oracle dit message du dieu, écho de la divinité à la consultation de l'homme. Désormais, l'Écriture répondait de la nation, non seulement devant le monde, mais bien plus face aux puissances célestes. Or, la Loi était celle de Moïse, « le premier et le plus grand de tous les prophètes » : c'est ce que l'on découvrit pour ensuite le déclarer. Tout ce qui viendrait en complément serait nécessairement œuvre de prophète, et partant oracle. C'est ainsi que l'on inventa l'écriture de l'oracle, qui est poétique, comme un jour on avait inventé celle de l'histoire, la première de toutes. À retardement, la poésie acquérait sa place dans le lit d'écriture que la prose jusqu'alors occupait seule. Il en est donc des « prophètes d'Israël » comme d'Israël lui-même : ils appartiennent exclusivement à la Bible, à son écriture et à son histoire.

***Déclarée « prophétique » puis « sainte », l'Écriture menait droit à la divinité.***

Tant qu'écrire se limitait à la construction du passé, il ne s'agissait que d'un dieu national, à l'instar de bien d'autres chez les peuples voisins. Et de fait, le premier fruit de l'historiographie en Yehûd impliquait la volonté de promouvoir un dieu national, unique certes mais seulement comme tel. La découverte du caractère prophétique de l'Écriture orienta la voie de l'écriture vers une divinité séparée et qui parle, qui « inspire » l'écrivain prophète ou donneur d'oracles. Par rapport au cadre national des débuts, on prenait de la distance et on gagnait de la hauteur. Par voie de conséquence, le besoin de percer les mystères du dieu distant s'exprima, appelant celui de maîtriser la science du futur. Par phases et par étapes, on passa du dieu national à Dieu tout court, unique, souverain et peut-on dire transcendant. Il y eut deux faits déterminants dans cette découverte de « Dieu » : d'une part, la mutation de l'oracle politique en vision céleste ; de l'autre, celle de la nation restaurée, ou mieux instaurée, en une communauté de personnes individuellement responsables de leur destin. La perception a posteriori du monothéisme et de la transcendance intervint au terme d'un processus long et complexe : celui que le premier acte d'écriture de l'histoire avait un jour déclenché. La genèse de Dieu était en quelque sorte achevée : son histoire commençait.

La Bible n'est pas plus une « histoire de la religion d'Israël » qu'elle n'est une « histoire d'Israël » : elle a l'autonomie totale et les vertus propres d'un corps littéraire constitué. C'est à ce titre qu'elle

fut toujours et qu'elle demeure, en deçà de toute appartenance et de toute croyance, une réserve inépuisable d'inspirations culturelles et de signaux éthiques. En bref, elle est une chose à lire, en des situations diversifiées de lecture.

André Paul

Août 2000

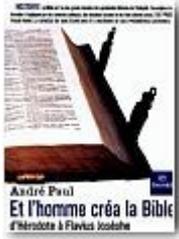
Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

## Bibliographie



La Bible, repères pratiques

*Nathan, Paris, 1995*



Et l'homme créa la Bible : D'Hérodote à Flavius Josèphe

André Paul

*Bayard, Paris, 2000*